

Jérôme Dumont

Quitte ou double

Rossetti & MacLane, 11

Ce livre a été publié sur www.bookelis.com

ISBN : 979-10-359-4080-5

© Jérôme Dumont

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction,
intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

L'auteur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu de ce
livre.

Prologue

Deux longs mois s'étaient écoulés depuis le départ d'Amandine. Une soixantaine de jours durant lesquels Gabriel n'avait cessé de penser à son couple et à la situation qu'Amandine qualifiait à juste titre d'impasse. Entre les révélations au sujet de sa fille, qui avait surgi dans sa vie en un éclair et ses réticences à faire un enfant avec Amandine, il n'y avait aucune issue apparente. Son couple lui donnait l'impression d'être un navire démâté dérivant sur une mer menaçante. Il en venait régulièrement à la conclusion qu'à présent, son tour était venu de goûter à la médecine qu'il administrait quotidiennement à ses patients : le divorce.

Les fêtes de fin d'année approchaient à grands pas et pour la première fois depuis plusieurs années, il s'apprêtait à les passer seul. Non pas

qu'il ait jamais particulièrement aimé cette période pour laquelle, en dehors des vitrines des magasins, aucun signe météorologique tangible de l'approche de Noël n'était visible à Nice. Une situation qui lui avait toujours convenu, tant il n'aimait pas la neige. Celle sous laquelle Amandine devait être à Montréal.

Depuis son départ, ils n'avaient pas échangé un texto, pas un e-mail ni le moindre appel téléphonique. Ils étaient toujours, l'un comme l'autre, dans ce foutu cul-de-sac. Elle avait dit tout ce qu'elle avait à dire. La balle était dans le camp de Gabriel. Il le savait très bien, mais ne parvenait cependant pas à se résoudre à agir.

Qu'il s'agisse de Nina, l'assistante qui n'avait jamais eu la langue dans sa poche, de Martinez, le vieil ami aux jeux de mots ineffables, ou même de Chloé, qui cumulait les rôles d'épouse de Martinez et de collaboratrice de Gabriel, personne n'avait réussi à le convaincre de faire le premier pas. Il se faisait l'impression d'un canasson refusant l'obstacle, avec l'obstination qu'un âne bête ne renierait pas. Même Gabrielle, sa fille providentielle, apparue dans sa vie il n'y avait pas trois mois et avec laquelle il cohabitait depuis, ne parvenait pas à le faire changer d'avis.

La raison en était toute simple et Rossetti la connaissait parfaitement : il avait la trouille. Il n'avait pas besoin d'années de psychanalyse pour le savoir. Il avait une peur panique à la simple idée d'enfanter et de tenir un nouveau-né, le sien, dans ses bras.

Les choses avaient été bien plus simples avec Gabrielle, puisqu'il n'avait eu connaissance de son existence qu'à ses 18 ans. Un enfant tout fait, déjà élevé, c'était tout de même bien plus pratique que d'avoir à se coltiner les couches, les biberons, les nuits sans sommeil...

Adossé à son fauteuil, Gabriel grimaça. Il savait que tout cela n'était que prétexte en comparaison de ce qui le terrifiait vraiment. Le poids de la responsabilité de s'occuper d'un autre que soi, incapable de survivre sans vous, à qui il faut tout apprendre, sur lequel il faut veiller comme le lait sur le feu. Lui qui avait toutes les peines du monde à garder un cactus en vie – c'était dire...

Avec sa fille, c'était différent : elle était dotée d'un caractère bien trempé et d'une solide droite – dix ans de boxe anglaise, ça crée des réflexes –, dont elle avait d'ailleurs tendance à abuser.

Quant à Amandine, il ne doutait pas une seconde de ses sentiments pour elle, mais ne parvenait qu'à

voir en noir l'arrivée d'un bébé dans leur couple. Déformation professionnelle ? Certainement.

Depuis près de deux mois, c'était toujours le même refrain qui jouait dans sa tête et il avait beau essayer de se persuader que tout ne serait peut-être pas aussi cataclysmique qu'il l'appréhendait, c'était toujours les funestes pensées qui finissaient par prendre toute la place dans sa tête d'avocat.

Cet après-midi-là, il fallut l'intervention divine de Nina qui fit irruption dans son bureau pour le tirer durablement de ses pensées. Elle déboula, un grand sourire aux lèvres et, aussitôt entrée, referma la porte :

— Maître Rossetti, je crois que nous allons toucher le jackpot !

— Ce n'est pourtant pas l'heure du tirage de l'euro-millions, Nina...

— Pfff, c'est rien que des attrape-nigauds ça. Non, là, c'est du solide : le divorce du siècle !

Gabriel s'amusa de l'émerveillement de Nina qui piquait sa curiosité :

— Rien que ça ! Et de qui s'agit-il donc ?

— La fille Battaglia qui veut divorcer !

Les yeux de Rossetti s'écarquillèrent :

— Celle d'Antoine Battaglia, le promoteur ?

— Exact-e-ment. Elle a appelé il y a une heure et quand j'ai compris de qui il s'agissait, je lui ai filé un rendez-vous immédiatement ! On ne peut pas laisser passer ça maître Rossetti !

Nina veillait au grain, il n'y avait pas à dire. Vive comme l'éclair, elle avait eu la présence d'esprit de « ferrer le poisson » sans délai. Elle précisa :

— Je lui ai dit que vous aviez eu une annulation de rendez-vous et qu'elle pouvait venir dès maintenant. Elle vient d'arriver. Un divorce en or massif, je le sens !

— On dirait qu'il ne me reste donc plus qu'à aller la chercher...

Il ajouta, un brin narquois :

— À ce rythme-là, vous pourrez bientôt recevoir les nouveaux clients vous-même, Nina !

En guise de réponse, Nina roula les yeux au ciel et soupira avant d'ouvrir la porte à son patron et de lui intimer la sortie, non sans ajouter sur son passage :

— Vous ne pensiez tout de même pas que j'allais vous laisser vous les rouler indéfiniment ?

Alors que Gabriel ouvrait la porte de sa salle d'attente, son geste anodin et maintes fois répété provoqua cette fois-ci des réminiscences de sa première rencontre avec Amandine. Quelques années auparavant, elle se trouvait à la place d'Anne-Sophie Battaglia, pour la même raison. Une fois son dossier réglé, ils avaient été amenés à se revoir lorsqu'elle l'avait sollicité pour enquêter sur la disparition de Sabine Sasso. Tout ce qui s'en était suivi lui sembla s'être écoulé en une fraction de seconde, comme si son esprit cherchait à minimiser l'impact qu'elle avait eu sur sa vie. Pourtant, son souvenir était plus vivace que jamais.

Madame Battaglia se leva d'un trait et dévoila sa silhouette longiligne en même temps qu'elle s'approchait, main tendue vers Gabriel. Outre la fermeté de sa poignée de main, Gabriel nota que celle qu'il venait de serrer était très froide, ce qui le fit presque grimacer.

D'une voix posée, douce mais ferme, elle commenta :

— Maître Rossetti, je vous remercie de me recevoir si vite.

— Le hasard fait bien les choses, madame Battaglia.

— Bonifassi, si vous voulez bien. Jusqu'à nouvel ordre, en tout cas. Mais je pense qu'avec votre intervention, je récupérerai très vite mon nom de jeune fille.

Gabriel se limita à un sourire entendu et indiqua à sa cliente le chemin de son bureau.

Âgée d'environ une cinquantaine d'années, sa cliente était ce qu'il convenait d'appeler une très belle femme. Plus qu'à travers les traits de son visage ou sa silhouette, elle irradiait la pièce de sa présence. Elle respirait l'élégance, celle des femmes qui savent très précisément qui elles sont. Il n'y avait pas la moindre prétention dans ses gestes, sa posture ou son timbre de voix. Elle avait cette assurance bienveillante, capable de mettre n'importe qui à l'aise. Gabriel n'avait jamais été très mondain mais savait parfaitement qui elle était. Fille d'Antoine Battaglia, un promoteur niçois qui avait, toute sa vie durant, œuvré à faire prospérer son entreprise de construction, elle était

née sous les meilleurs auspices et avait reçu tout ce que la vie pouvait offrir à quelqu'un : une excellente éducation, ainsi qu'une aisance financière qui faisait envie bien au-delà de Nice. Pour couronner le tout, dame nature ne s'était pas montrée chiche envers elle, encore qu'elle semblait avoir été aidée, par les meilleurs chirurgiens esthétiques, cela allait de soi.

Avant même que Gabriel n'entre dans le vif du sujet, elle lança un regard en direction du cendrier qui trônait sur le bureau en verre de l'avocat. Elle n'eut même pas à ouvrir la bouche pour demander quoi que ce soit. Gabriel anticipa :

— Vous êtes ici chez vous, madame Bonifassi.

Il s'empressa d'attraper son briquet et d'allumer la cigarette qu'elle venait de porter à ses lèvres, avant de faire de même avec l'une des siennes.

Cela faisait une éternité qu'il n'avait plus fumé avec un client, mais ses récents déboires amoureux avaient eu raison de sa bonne volonté à se contenter de cigarettes électroniques. Il avait replongé et cela lui était totalement égal.

Après qu'elle eut inhalé une première bouffée, il observa sa cliente tenir sa cigarette à la verticale, ses doigts légèrement recourbés d'une façon qui suscitait presque l'admiration chez l'avocat. Les

femmes sont définitivement mille fois plus élégantes et gracieuses que les hommes, pensa-t-il, alors qu'elle ouvrait les hostilités :

— Mon mari et moi-même avons eu de belles années, de très belles même, mais tout a commencé à mal tourner à la naissance de Camille, notre deuxième enfant, en 1996. Pour être tout à fait franche avec vous, ma grossesse fut particulièrement difficile et je n'ai pas dû être de la meilleure composition, ni pendant, ni après. Mais de là à prendre toute la responsabilité sur mes épaules, il y a un pas que je ne franchirai pas.

Elle marqua une pause, avant de poursuivre, un léger rictus sur les lèvres :

— C'est sans doute une histoire que vous avez déjà entendue mille fois : la femme qui se fait distante, l'incompréhension du mari, sa première infidélité, puis la seconde, et ainsi de suite.

— Le cercle infernal de l'incompréhension. Je pourrais vous dire que c'est effectivement assez fréquent, même si chaque situation est bien entendu unique.

Il y avait quelque chose qu'elle ne disait pas et Gabriel n'aurait pas pu dire si sa retenue était volontaire ou non. Après avoir exhalé une bouffée de sa cigarette, il demanda :

— Si les infidélités de votre mari remontent à vingt ans, j’imagine qu’il s’est récemment passé quelque chose de notable pour que vous me rendiez visite ?

Elle esquissa un léger sourire entendu, tout en écrasant sa cigarette :

— Depuis quelques mois, je ne reconnais plus Gérard. Même si, Dieu merci, pendant des années, il est toujours resté discret, j’ai l’impression que sa dernière conquête est... différente. Pendant des années, il s’est contenté de relations sans lendemain, mais il mène de plus en plus ce qui ressemble à une double vie, sans plus vraiment s’en cacher. Je le soupçonne même de vouloir divorcer. Je pense que la jeune femme qu’il « fréquente » et dont il pourrait être le père, cherche à lui faire un enfant...

À cette éventualité, le visage d’Anne-Sophie Bonifassi s’était durci. Elle n’avait pas besoin d’en dire plus pour que Gabriel comprenne que la chose était inenvisageable pour cette épouse. Grosse famille, grosse fortune, pas question d’ajouter un héritier supplémentaire à l’équation, ni encore moins sa mère.

Elle précisa :

— Gérard arrive à un moment de sa vie où il

pourrait faire n'importe quoi sur un coup de tête. Nous l'avons intégré dans la famille : mon père, bien avant que je ne l'épouse, en avait fait son bras droit. Après son décès, il y a six ans, c'est Gérard qui a pris les rênes de l'entreprise, même si ma mère et moi demeurons très largement majoritaires. Cela va peut-être vous sembler très suffisant de ma part, mais ce n'est que la stricte vérité : Gérard nous doit tout. J'ai peur qu'aujourd'hui il ne mette l'entreprise en danger. D'autant plus que depuis quelques mois, il est pris de folie des grandeurs. Je ne sais quelle est la responsabilité de sa maîtresse dans ce comportement, mais je suis persuadée que cette situation lui convient parfaitement.

Là où d'autres se seraient déjà emportées, madame Bonifassi demeurait pondérée et lucide. Elle ajouta :

— Que mon mariage soit un échec et que mon mari soit frappé du démon de midi, soit. Mais qu'il mette en danger le patrimoine familial, c'est tout bonnement hors de question. Il y va de l'avenir de *mes* enfants et de celui de notre entreprise.

Les priorités étaient clairement affichées, même si Gabriel avait tout de suite compris que sa cliente avait fait, depuis longtemps déjà, le deuil de sa

relation amoureuse. L'avocat conclut :

— Vous voulez donc court-circuiter votre mari en demandant le divorce en premier...

— Dieu sait ce qu'il a déjà pu organiser... Je sens qu'il est plus que temps de reprendre la main.

— A-t-il détourné des fonds, vendu des biens de famille ?

— Pas à ma connaissance, mais je suis en train de récolter des informations à ce sujet. Les avocats de la société ne me sont d'aucune utilité, puisque c'est Gérard qui est en contact avec eux. Il pourrait me cacher n'importe quoi. D'un autre côté, je ne veux pas faire trop de remue-ménage dans les affaires : je ne suis au courant de celles-ci que de loin, mais je sais que de gros contrats pour l'extension du port de Monaco sur le territoire de Vintimille sont sur le point d'être signés. Pas question de faire trop de vagues sous peine de perdre le marché. La situation est plus que tendue, mais ma petite voix me dit que c'est maintenant qu'il faut agir. Que je demande le divorce ne mettra pas ce marché en danger. En revanche, que je commence à ruer dans les brancards au conseil d'administration, cela se saura.

— Madame Bonifassi, avant d'aller plus loin et que vos craintes s'avèrent fondées ou non, je ne

saurais trop vous suggérer de consulter un spécialiste en droit des sociétés et en fiscalité, indépendamment de la procédure de divorce que j'entamerai séance tenante.

— La procédure de divorce ne suffira pas à geler la situation ?

— Entre vous, oui, mais en ce qui concerne la société, je crains que non. De ce que je comprends, votre mari dirige la société et doit vraisemblablement en être également actionnaire... Sa marge de manœuvre me semble donc grande... bien trop grande pour le laisser sans surveillance. Même si vous faites partie du conseil d'administration.

L'angoisse se faisait à présent palpable sur le visage d'Anne-Sophie Bonifassi. Ce que Gabriel s'apprêtait à dire n'allait pas la rassurer :

— En ce qui concerne son éventuel désir d'avoir un autre enfant, ni vous ni moi n'y pouvons grand-chose. Je ne vous apprends rien en vous disant qu'il est facile à une femme de faire un enfant à l'insu de son amant...

À ces mots, Gabriel repensa à la situation qu'il avait vécue, 18 ans auparavant, avec la mère de Gabrielle. Même s'il était bien plus jeune que Gérard Bonifassi, il ne doutait pas que ce dernier

pourrait très facilement se retrouver père, volontairement ou non. Sa cliente le savait très bien, il pouvait le lire sur son visage. Il ajouta néanmoins :

— J'ajouterai que celui-ci héritera – le moment venu – de son père, au même titre que vos enfants. C'est un fait établi contre lequel on ne peut plus rien faire, depuis la loi de 1972.

Elle marqua un temps de réflexion avant de conclure :

— Raison de plus dans ce cas pour divorcer au plus tôt. Plus vite la situation sera réglée, mieux ce sera. De quoi avez-vous besoin pour lancer la procédure ?

— Je pense que mon assistante vous a demandé d'amener un certain nombre de pièces d'état civil, notamment le livret de famille ?

— Absolument. Je les lui ai remises en arrivant.

— Dans ce cas, je peux lancer la procédure dès à présent. Il me faudra, dans un second temps, d'autres pièces concernant vos ressources, charges et patrimoine, sans oublier des preuves de l'adultère de votre mari.

Point qui ne sembla pas poser le moindre souci à sa cliente, qui précisa :

— Ça, ce ne sera pas un problème.

— Si vous avez besoin d'un détective privé, je peux vous recommander mon enquêteur, en qui j'ai une confiance absolue...

Elle le coupa :

— Merci, mais pour ça, j'ai déjà tout ce qu'il me faut. J'ai déjà constitué un dossier complet à ce sujet. Du reste, je crois savoir qu'un constat d'adultère demeure toujours une preuve « intéressante », n'est-ce pas ?

— Je dois dire qu'avec les réseaux sociaux et tout ce que les conjoints volages laissent traîner sur le Net, le recours à un huissier de justice aux petites heures du matin est de moins en moins fréquent.

Madame Bonifassi exhiba un sourire carnassier avant d'ajouter :

— Et bien, je crois que j'ai très envie d'être vieux jeu. Je souhaite qu'un constat d'adultère soit effectué. Un petit rappel des principes du mariage par voie d'huissier ne fera pas de mal à mon mari. Je peux compter sur vous ?

Rossetti opina :

— Les bonnes vieilles méthodes ont parfois du bon. Nous nous en chargerons dès que vous m'aurez communiqué les informations et des pièces recelant des indices de l'adultère, afin que je

me fasse autoriser par le juge à procéder au constat.

Il précisa :

— Toutefois, je dois vous préciser qu'en règle générale, on commence par faire le constat d'adultère avant de lancer la requête en divorce, afin de ménager l'effet de surprise. Lorsqu'un époux sait qu'une procédure de divorce est lancée, il fait en général plus attention ; il devient donc plus difficile d'établir un constat...

— Je comprends. Cela dit, Gérard a cette tendance à se croire au-dessus des lois, si bien que je peux vous assurer qu'une requête en divorce ne lui fera pas changer ses « habitudes ». Vu comme il se pavane ces derniers temps dans toute la ville avec sa maîtresse, il sait que j'ai déjà largement de quoi prouver son inconduite. Il ne modifiera pas d'un iota son comportement, j'en suis sûre et certaine. Et, tout bien réfléchi, faire un constat d'adultère après la demande en divorce sera en quelque sorte un clou supplémentaire à son cercueil.

L'idée amusait manifestement madame Bonifassi, qui jubilait. Une fois l'approbation de Rossetti obtenue sur cette chronologie, elle revint aux affaires financières :

— En ce qui concerne un avocat spécialisé en

droit des sociétés et en fiscalité, je vais faire le nécessaire pour en trouver un au plus vite. Sans doute à Paris, tant Gérard connaît tous vos confrères spécialisés dans ce domaine ici.

Gabriel hochait la tête en guise d'approbation. La consultation tirait à sa fin, mais il ajouta néanmoins :

— Nous ne l'avons pas envisagé et je sais que le dossier de votre mari est déjà bien fourni en termes de griefs. Cependant, je voudrais vous demander si vous estimez qu'une procédure par consentement mutuel soit envisageable ?

Madame Bonifassi prit une longue respiration avant de répondre :

— Mon premier réflexe est de vous dire que la chose est hors de question. Mais...

Alors qu'elle laissa en suspens sa phrase, Gabriel poursuivit :

— S'il faut ne pas faire trop de vagues dans le cadre des affaires, c'est peut-être la procédure la plus indiquée.

— J'entends bien. Mais je suis d'ores et déjà persuadée que ses prétentions seront hallucinantes et inacceptables.

Gabriel réfléchit quelques instants, avant de conclure :

— Dans ce cas, commençons par une procédure pour faute puis enchaînons sur un constat d'adultère, histoire de secouer un peu les choses. Nous pourrions toujours envisager une réorientation une fois que le dossier de votre mari sera bien chargé.

Le visage de sa cliente s'éclaircit. Il était évident qu'elle avait des comptes à régler avec son mari et entendait bien le lui faire savoir, autrement que par une procédure négociée.

Gabriel reprit :

— Vos enfants étant majeurs, il n'y a donc plus de mesures de droit de visite et d'hébergement à envisager. Des pensions, peut-être ?

— Nicolas et Camille poursuivent des études supérieures. Nicolas vient d'intégrer le conservatoire national supérieur d'art dramatique à Paris, tandis que Camille étudie en école de commerce. Ils en ont encore pour quelques années.

— Dans ce cas, il faudra me communiquer les montants afférents à leurs études : frais d'inscription, d'hébergement, et tout ce qui les concerne.

— Vous aurez tout cela dans les meilleurs délais.
L'avocat ajouta :

— J'aurais également besoin, pour obtenir

l'autorisation de faire procéder à un constat d'adultère des pièces qui permettent de suspecter l'inconduite de votre mari, ainsi que des adresses où envoyer l'huissier.

— Vous aurez tout cela en même temps que les pièces financières.

Les choses semblaient à présent entendues. Madame Bonifassi choisit ce moment pour sortir une enveloppe de son sac, qu'elle remit à Rossetti :

— J'ai pris la liberté d'établir un chèque d'avance pour vos honoraires. Si le montant n'est pas suffisant, dites-le-moi.

Sans attendre, elle se leva d'un seul mouvement et tendit à nouveau sa main à l'avocat :

— Vous avez toute ma confiance, maître Rossetti.

Phrase chargée de sous-entendus s'il en était. Gabriel ferma brièvement les yeux, avant de la raccompagner. Lorsqu'il revint à son bureau, il décacheta l'enveloppe et y trouva un chèque qui couvrirait plus que largement ses premiers frais : cinquante mille euros, il y avait de la marge... Une sacrée marge, même !

Robert Martinez, avocat pénaliste et meilleur ami de Gabriel cumulait d'innombrables défauts, et la gourmandise n'en était pas le moindre. Tous les prétextes étaient bons pour se taper un gueuleton, au premier rang desquels sa curiosité à découvrir de nouvelles adresses figurait désormais en bonne place.

Alors qu'avant la naissance de sa fille, il était plus casanier qu'une grand-mère quant à ses choix culinaires, il semblait s'être fait depuis un devoir de recenser toutes les nouvelles adresses, y compris les plus improbables. Il était du genre à tester méticuleusement les snacks longeant le bord de mer entre Nice et Antibes et pouvait disserter à l'infini sur la taille, le croquant et la qualité des frites. Ardent défenseur du pan-bagnat traditionnel, il avait également une appétence toute particulière pour la nourriture libanaise et avait tenu à faire partager à Gabriel sa dernière

découverte : un snack qui ne payait vraiment pas de mine, à un jet de pierre du marché provençal d'Antibes, où il avait traîné son ami :

— Tu vas voir, leur shawarma est encore meilleur que celui de notre resto libanais de la rue de la Buffa, et pourtant quand tu aperçois le bouiboui de l'extérieur, tu as envie d'appeler l'hygiène !

Remarque qui laissa Gabriel songeur alors qu'ils s'approchaient de l'endroit :

— Dire qu'en plus tu braconnes en dehors de ton territoire de chasse naturel, Robert, tu es décidément méconnaissable ces derniers temps !

— Que veux-tu, il faut croire que même moi, je finis par mûrir.

Cette réflexion laissa Gabriel perplexe. Si on lui avait dit, il y a seulement deux ans que son ami aurait de telles paroles, il n'en aurait pas cru un mot. Il fallait cependant admettre que ce changement lui allait bien. Il n'avait jamais eu l'air aussi heureux et épanoui que ces derniers mois.

Visiblement connu comme le loup blanc dans cet établissement, il fut accueilli par celui qui devait être le patron, un homme qui semblait avoir grandi plus près de l'Inde que du Liban. Tendant sa main au-dessus du comptoir, il s'exclama :

— Maître Martinez, quel plaisir de vous revoir. Ça doit bien faire... 24 heures depuis votre dernière visite !

— Ça vous apprendra à faire un shawarma à mourir ! Par contre, pour les keftas, il va vraiment falloir que je vous présente ma mère.

Le tenancier sourit à cette hypothèse et Gabriel se fendit d'une grimace manifestant son inquiétude. Le pauvre homme ne savait pas à quels périls il s'exposait. Une chose était cependant certaine : il était commerçant.

Après avoir commandé, Martinez invita son ami à s'asseoir en terrasse. L'échoppe était si exiguë qu'il était tout bonnement impossible d'installer la moindre table à l'intérieur. L'espace était tellement compté qu'il fallait bouger la caisse enregistreuse pour aller servir les clients. À l'extérieur, tout avait néanmoins été prévu, jusqu'aux chauffages au gaz sous forme de grands lampadaires, qui n'étaient pas de trop en ce soir de décembre.

À peine avaient-ils pris place que Martinez interpella Gabriel :

— Maintenant que nous sommes installés et que tu vas déguster le meilleur repas de ta vie, je peux te poser la question qui me brûle la langue depuis des semaines.

Il marqua un temps d'arrêt, avant de lâcher, d'une traite :

— As tu prévu d'arrêter de déconner avec ta femme, ou est-ce que tu attends tranquillement qu'elle t'ait remplacé, ce qui entre nous soit dit, serait bien fait pour ta gueule ?

Ces derniers temps, Martinez n'avait pipé mot à son ami de sa façon de voir les choses mais il était à présent évident que la trêve était terminée. Gabriel savait que ce n'était qu'une question de temps avant qu'ils aient cette conversation et ne se déroba pas :

— Alors que j'ai toujours été le plus sage de nous deux, il semble que je sois celui qui ait le plus de difficultés à envisager de rentrer dans le rang...

— Tu as pourtant déjà fait l'essentiel depuis longtemps : tu t'es marié mon coco !

Avant que Gabriel ne puisse répondre, il enfonça le clou :

— Je crois que tu as besoin de deux ou trois bonnes claques et en tout cas du rappel de certaines réalités incontestables : primo, ta femme est jolie comme tout. Secundo, elle est intelligente, vive et drôle. Tertio, elle est riche, ce qui suffirait déjà en soi à toute mère pied-noir pour qualifier ce mariage de très très belle union ! Tu as tout gagné avec elle et

en plus, elle t'aime – ce qui, quelque part, demeure pour moi un mystère, mais c'est comme ça !

Sous le regard placide de son ami, il termina :

— Tu ne te rends tout simplement pas compte de la chance que tu as. Certains passent leur vie à rechercher le quart du tiers de la moitié de ce que tu as, et toi, tu fais ton chat difficile, juste parce qu'elle a envie d'avoir un enfant, avec toi ! Pas avec le facteur ! Avec toi ! Et en plus, tu es déjà père et ça se passe plutôt bien avec ta fille. La vérité, Gab' : tu craches dans la soupe !

— Ma fille a 18 ans, Robert. Je ne l'ai pas élevée.

— Oh, s'il te plaît, ne joue pas sur les mots avec moi ! Avant même que Gabrielle n'entre dans ta vie, il était évident que tu avais tout ce qu'il fallait pour être le meilleur des pères. Alors, bordel, qu'est-ce qui te retient ? Tu risques de perdre la femme de ta vie... si ce n'est déjà fait.

Robert avait le don de souffler le chaud et le froid dans la même phrase. Gabriel prit une profonde inspiration avant de répondre :

— Deux choses, Robert. La première, j'ai la trouille. Une peur bleue d'être confronté à un bébé. La seconde : je sais que je n'ai pas bien agi avec Amandine face à ses désirs d'enfants. Comme je

l'avais fait avec la mère de Gabrielle, lorsqu'elle m'avait annoncé sa grossesse.

— Oh pitié, Gab' ! Pas à moi. Le coup de la malédiction, du sort qui s'acharne sur toi, façon « meskine que je suis », c'est mon registre, pas le tien ! Je vais te dire ce que tu devrais faire : prendre le premier avion, enfiler un gros manteau, des après-ski et des gants et te rouler à ses pieds en implorant sa miséricorde !

— Robert, j'adore ton sens de la dramatisation, je dois bien l'avouer. Cela dit, ta prévoyance t'honore. En cette saison, à Montréal, je ne pense pas qu'on dîne encore en terrasse, comme nous ce soir...

— Il faut bien que les amis servent à quelque chose ! Tu as intérêt à te couvrir pour aller au Pôle Nord, sinon on va devoir t'amputer des doigts, des orteils ou que sais-je d'autre !

Ce fut le moment que le patron du snack choisit pour apporter deux assiettes gigantesques remplies de shawarma de poulet croquant et caramélisé, accompagné d'une bonne dose d'humus, de mayonnaise à l'ail et de frites. Martinez s'en léchait déjà les babines et ouvrit grand les yeux, tel un chat prêt à croquer sa proie. Comme si plus rien d'autre ne comptait, il commenta :

— Ces frites-là, tu vas voir, elles goûtent la plage. Tu sais, les frites que tu dégustes en plein soleil, croustillantes juste ce qu'il faut, pas trop grosses, pas trop petites. Sur ma vie, elles sont parfaites ! Et le poulet, je ne te dis que ça ! En plus du poulet, c'est bon pour la santé ! Tu peux en manger sans arrière-pensée ! Elle est pas belle la vie ?

Ce don de s'émerveiller des choses simples, Gabriel pensait l'avoir perdu, mais en présence de Martinez, il était difficile de ne pas adhérer à une telle vision. Alors que ce dernier avait déjà bien entamé son assiette, il conclut :

— Si tu ne prends pas un billet dans les 24 heures, c'est moi qui le ferai pour toi et je te mettrai dans l'avion à coups de pied au cul. L'affaire est donc réglée et entendue. Dossier suivant, ajouta-t-il en faisant signe au patron de lui préparer une seconde assiette.

Il était bien plus que minuit lorsque Gabriel passa le seuil de son appartement. Martinez avait tenu à l'emmener dans un des pubs anglais du vieil Antibes où les deux amis avaient bu plusieurs whiskys et refait une petite partie du monde. Robert n'avait pas pris la peine d'insister au sujet de ce qu'il attendait de son ami, mais avait pris le parti de raconter, à sa façon toute personnelle, les joies de la paternité, avec une parfaite franchise. Beaucoup d'anecdotes confortaient Gabriel dans ses opinions, mais il avait surtout retenu une chose : son ami avait des étoiles plein les yeux lorsqu'il parlait de sa fille. Martinez avait été d'une sincérité touchante, sans fard ni artifice ni le moindre souci du qu'en-dira-t-on. Même si les enfants n'étaient pas le sujet de conversation le plus naturel pour Gabriel, il s'était laissé charmer par le discours de Martinez, tout en sachant pertinemment qu'il prenait des allures de

réquisitoire chez son pénaliste d'ami. Il n'était pas dupe, mais il l'avait consciencieusement laissé parler et avait fini par se prendre au jeu.

Ce ne fut qu'après ce vibrant plaidoyer sur la paternité que Robert reparla d'Amandine. Il ne tarit pas d'éloges au sujet de la femme de son ami et prit un malin plaisir à lui rappeler toutes les aventures qu'ils avaient vécues ensemble, insistant plus que de raison sur cette fameuse croisière transatlantique qui avait bien failli tourner au drame. Martinez conclut en ces termes : « Tu penses sérieusement que tu aurais pu vivre ce genre d'aventures avec une cagole locale ? »

Tout était résumé dans cette simple question, à la réponse si évidente. Même si Gabriel n'avait pas pour autant acquiescé, cette pensée trotta dans sa tête durant tout le trajet de retour vers Nice. Et ce ne furent pas les coups de casque répétés de Martinez, qui avait le don de s'endormir à l'arrière de la moto, qui y changèrent quelque chose.

Amandine n'était pas comme les autres, c'était une évidence. Elle était au-dessus du lot. Des kilomètres au-dessus. Malgré cela, Gabriel ne parvenait toujours pas à se résoudre à lâcher prise et à lui dire qu'il était prêt à la venue d'un enfant. Cependant, alors qu'il rentrait à présent chez lui,

pour la première fois depuis le départ de sa femme, il eut envie d'entendre sa voix, de lui parler, même s'il n'avait pas la moindre idée de ce qu'il pourrait bien lui dire. Instinctivement, il attrapa son téléphone qui n'avait pas quitté sa poche de la soirée et découvrit qu'il avait reçu un message. Hélène MacLane, la mère d'Amandine, lui avait envoyé un SMS. Lorsqu'il en découvrit le contenu, il devint livide :

*« Mon cher Gabriel,
J'ai l'immense tristesse de t'annoncer le décès de Peter, survenu ce matin.*

*Une crise cardiaque, aussi banale que fatale...
Amandine m'a formellement demandé de te laisser en dehors de ceci, mais je sais à quel point tu appréciais son père et, quoi qu'elle en dise, ma fille aura besoin de toi à ses côtés dans cette épreuve. L'enterrement aura lieu dans trois jours.*

Je t'embrasse.

Hélène »

Gabriel relut le message plusieurs fois, comme s'il devait se convaincre que ce qu'il lisait était bien réel. Hélas, la missive ne laissait pas de place au moindre doute. Peter MacLane, dont le physique plus que robuste donnait l'impression

qu'il était immortel, cet ancien SAS qui avait le don de calmer n'importe qui d'un seul regard, s'était éteint subitement. La première pensée de Gabriel fut pour Hélène, aussi fantasque que son mari pouvait se montrer sérieux, mais avec qui elle formait l'un des couples les plus solides qu'il lui ait été donné de voir. Puis, pour Amandine, qui devait être terrassée par la nouvelle. Hélène avait raison : peu importait les dissensions, sa place était auprès de celle qui était encore son épouse. Il n'y avait même pas de décision à prendre. Il irait à cet enterrement. Pour Hélène, pour Amandine et pour rendre un dernier hommage à Peter MacLane.

Il ne s'aperçut même pas que Gabrielle s'était levée et se tenait dans l'embrasure de la porte de sa chambre, jusqu'à ce qu'elle l'interpelle :

— Papa ? Tout va bien ? On dirait que tu as vu un fantôme ?

— C'est à peu près ça : le père d'Amandine est mort ce matin.

Alors même qu'elle ne l'avait jamais rencontré, Gabrielle sembla profondément affectée par la nouvelle et lança, après un bref silence :

— Tu as appelé Amandine ?

— Elle souhaite que je « demeure en dehors de tout ceci »... C'est sa mère qui m'a annoncé la

nouvelle. Je ne vais pas l'appeler. Je me rendrai à Bruxelles pour l'enterrement, dans trois jours. Je ne veux pas me disputer avec elle et surtout, je veux être là-bas, quoi qu'il arrive.

— Euh, je ne suis pas sûre que ce soit la meilleure idée, enfin, je veux dire de ne pas lui parler avant.

— Tu n'as pas eu l'occasion de connaître suffisamment Amandine... Têtue comme elle peut être, et secouée comme elle doit l'être, je pense largement préférable de rien lui dire. Elle serait capable de se fâcher avec sa mère, alors que ce n'est vraiment pas le moment.

— Si tu le dis. Tu la connais mieux que moi, ça, c'est sûr.

Après une courte pause, Gabrielle demanda :

— Veux-tu que je vienne avec toi ?

La moue de son père était difficile à interpréter. Il se fendit d'une réponse en demi-teinte :

— C'est adorable, mais compte tenu de la brièveté de votre relation et de sa nature, comment dire, presque conflictuelle, sans parler du contexte dans lequel je me trouve avec Amandine, je crois qu'il est préférable que je m'y rende seul.

D'un sourire affectueux, la jeune femme conclut :

— C'est toi qui décides, papa.

Après un échange de sourires convenus, Gabrielle rentra dans sa chambre, laissant son père seul dans le long couloir de l'appartement. Il demeura immobile, quelques instants, réfléchissant à son idée, sans parvenir à savoir s'il avait pris la bonne décision. Décidément, depuis le départ d'Amandine, tout était devenu plus compliqué, rien n'allait plus de soi et Gabriel se sentait un peu plus perdu à chaque nouvelle interrogation, quelle qu'elle fût. Il répondit cependant à Hélène, en lui présentant ses condoléances. Le genre de choses pour lesquelles il n'avait aucun talent. Pouvait-on en avoir dans ce domaine précis ?

Il compléta son message en confirmant sa présence et en indiquant qu'il n'en ferait pas état à Amandine dans l'intervalle. Quelques mots qui suffiraient à ce qu'Hélène reçoive le message cinq sur cinq.

Il lui restait une chose à faire avant d'aller se coucher. Il se dirigea vers la cuisine et attrapa le premier verre qui lui tomba sous la main, dans lequel il mit trois glaçons, avant d'attraper dans un placard une bouteille de Glenlivet de 15 ans d'âge, le préféré de feu Peter MacLane.

Face à la fenêtre de la cuisine, les yeux fixant le

ciel niçois, Gabriel leva son verre :

— Où que tu sois, Peter, j'espère que tu as ton whisky préféré à ta disposition et que tu en profites. J'aurais aimé ouvrir cette bouteille avec toi, même si je préférerai toujours mon rosé de Bellet.

La première chose que fit Gabriel le lendemain matin fut de réserver un billet d'avion pour Bruxelles. Après s'être battu pendant près d'une demi-heure avec le standard téléphonique automatisé – tout était décidément fait pour que les clients réservent sur Internet – il avait enfin son billet. Il n'eut guère le temps de souffler, puisque, à peine raccroché, son téléphone retentit, ce qui ne manqua pas de le faire sursauter. Vieille habitude dont il ne parvenait pas à se défaire, malgré qu'il s'agisse de l'un de ses outils de travail le plus utilisé.

C'était Nina :

— Maître Rossetti ! Votre copine la grande blonde veut vous parler.

— Olivia Coste ?

— Parce que vous en connaissez d'autres ? Tsss, tsss, tsss...

Son assistante eut au moins le mérite de le faire

rire alors que pas grand-chose ne s’y prêtait pourtant. Elle n’ajouta pas un mot et transmit la communication :

— Gabriel Rossetti, mon meilleur ennemi !
Comment vas-tu ?

— Olivia. Tu te souviens de ce que je t’ai dit à propos de l’amour, de tout faire pour ne rien regretter ? Je crois qu’une fois de plus, les conseillers ne sont pas les payeurs...

— En tout cas, tes judicieux conseils ont porté leurs fruits et je file depuis le parfait amour avec Aurélien, et ça, c’est tout de même en bonne partie à toi que je le dois... Mais que t’arrive-t-il donc ?

— Je vais résumer : voilà deux mois que ma femme et moi nous sommes sérieusement fâchés. À propos du fait d’avoir un enfant... Deux mois qu’elle est retournée à Montréal et que nous ne nous parlons plus.

— Pardon ?! Et tu attends quoi au juste pour aller la retrouver ?

— Je ne suis toujours pas sûr d’être en mesure de lui donner ce qu’elle veut. Tout simplement.

Le silence se fit à l’autre bout de la ligne. Olivia Coste, qui n’avait pourtant jamais sa langue dans la poche, n’avait rien à ajouter, ce qui n’augurait rien de bon quant au diagnostic de l’état du couple

Rossetti & MacLane. Gabriel mit fin à cette discussion :

— Bref. Une histoire en cours, à l'issue encore mal définie. Mais tu ne m'appelais pas pour prendre des nouvelles de mon couple, j'en suis sûr et certain.

— Je voulais te signaler que Gérard Bonifassi m'a consultée. Je le défendrai contre sa femme. Ta cliente.

— Et bien, les nouvelles vont vite ! Comment as-tu été au courant que je m'occupais de madame ?

— Je pourrais te faire la blague que je fais habituellement aux confrères, en leur disant que leur cliente voulait que je la défende, mais que je ne pouvais pas car je m'occupais déjà du mari, mais je ne te sens pas d'humeur... Pour tout te dire, je tiens l'info de mon client à qui sa femme ne s'est pas privée de balancer ton nom entre la poire et le dessert.

Gabriel imagina sans peine la discussion et en conçut une pointe de fierté, se demandant à quel point il avait réussi à couper l'appétit du mari. Néanmoins, le fait qu'il ait déjà consulté Olivia Coste laissait présager d'une procédure difficile. Ils avaient beau très bien s'entendre en dehors des

prétoires, ils ne se faisaient aucun cadeau et la bougresse était coriace. Très. Cela étant dit, il était évident que le mari n'allait pas consulter le ou la première venue. Avec Olivia, les négociations des termes d'un consentement mutuel auraient tout de celles de Churchill face à Staline lors de la conférence de Yalta. Quant à une procédure pour faute, elle s'apparenterait sans aucun doute au *blitzkrieg* de l'opération Barbarossa. Gabriel se fit la réflexion que ses références commençaient à sérieusement dater ; elles reflétaient cependant très bien le futur prévisible de ces procédures.

Olivia reprit, conciliante :

— Ta cliente est-elle prête à envisager une procédure par consentement mutuel ?

— Honnêtement, je ne pense pas.

— Tu es sûr de toi ?

Difficile de savoir ce qui se cachait derrière cette simple question, qui embarrassa quelque peu Gabriel. Il s'empressa néanmoins d'y répondre :

— Plutôt deux fois qu'une. Ton client a accumulé un très lourd passif et je pense que la fête est bel et bien finie.

— OK. Je vois.

Il n'y avait plus à présent la moindre connivence entre les deux avocats. Cela faisait partie du jeu et

chacun le savait très bien. Il était hors de question à ce stade de faire étalage des griefs de madame à l'endroit de monsieur. Prematuré et hors de propos, surtout avec Olivia. Gabriel commenta néanmoins et en profita pour partir à la pêche aux informations :

— Cela dit, je peux interroger ma cliente à ce sujet. Qu'est-ce que ton client envisagerait dans ce cadre ?

— Des contributions pour les enfants qui poursuivent leurs études. Mon client ne demandera pas de prestation compensatoire. Chacun reprend ses billes. Dans la neutralité la plus absolue compte tenu des intérêts financiers liés.

— De toi à moi, il me faudrait une plus jolie carotte pour faire passer la pilule à ma cliente. Surtout en ce qui concerne le « pas de prestation compensatoire pour monsieur »...

— Madame Bonifassi est peut-être vieille France, Gabriel, mais il n'en demeure pas moins que la fortune, c'est elle qui la détient, bien plus que son mari.

— Je crois qu'il n'y aura pas grand monde à Nice pour plaindre ton client, Olivia.

— Bien entendu, mais reconnais que les patrimoines sont sans commune mesure.

— Ton client gère l'entreprise familiale.

— Il n'en est qu'actionnaire minoritaire et tu imagines ce que c'est de devoir répondre à un conseil d'administration, surtout quand ton ex-femme y siège...

— Non, ça je ne le sais pas. Je ne suis pas encore divorcé, Olivia.

Il sentit le changement de ton chez Olivia :

— Oh, Gabriel. Ce n'est pas du tout ce que je voulais dire.

— J'imagine. Mais on s'occupera de mon divorce plus tard. Qu'est-ce que ton client propose pour la société ?

— Je te l'ai dit : le statu quo. Il a tout donné à cette entreprise et c'est son beau-père lui-même qui l'a placé aux commandes. L'intérêt de tous, c'est que les choses continuent à fonctionner, non ?

— Certes. Mais de toi à moi, à ces conditions, il s'en tire bien, tu ne crois pas ?

— La question n'est pas de bien s'en tirer ou pas. Il s'agit de résoudre une situation. Visiblement, chacun souhaite divorcer. Autant que cela se passe le mieux possible.

— Si toi et moi courions après les honoraires, je te dirais que non.

— C'est bien pour ça que je suis contente de

t'avoir en face.

— Voilà ce que je vais faire. Je vais reconvoquer ma cliente et parler longuement avec elle d'une procédure par consentement mutuel. Je dois m'absenter de Nice pour quelques jours. Une affaire de famille. Tu auras des nouvelles au plus tard à mon retour, d'ici cinq jours.

Gabriel ajouta :

— Mon beau-père est décédé. Je vais à Bruxelles pour son enterrement.

— Toutes mes condoléances, Gabriel. Mais « affaire de famille » me suffisait.

— Je sais et je t'en remercie.

Olivia conclut :

— Je te dis à très bientôt, Gabriel.

— À très bientôt, Olivia.

Gabriel venait de gagner du temps, même s'il n'avait guère de doutes sur les intentions de sa cliente. Dans le meilleur des mondes, ils auraient tout intérêt à s'entendre, mais il savait qu'il y avait d'abord des abcès à vider. Des « crottes sur le cœur », comme dirait Amandine, qui utilisait fréquemment cette expression québécoise. La seule réflexion que ce rappel lui inspira fut qu'en ce moment, ce devait être un chapelet de celles-ci qu'elle avait à son endroit, il l'aurait juré.

Depuis la naissance de sa fille, Chloé était tout simplement rayonnante. La collaboratrice de Gabriel avait repris du service voici quelques mois et semblait concilier à merveille sa vie familiale et son travail. Cette jolie blonde aux yeux bleus avait réussi l'exploit de faire se ranger Martinez, séducteur impénitent qui, à l'aube de ses quarante ans, ne doutait de rien comme on ne pouvait le faire qu'à vingt ans. Rossetti avait vu ce changement avec la bienveillance qui le caractérisait, même s'il fallait admettre que les récits de Martinez étaient devenus moins homériques. Encore qu'il parvenait à instiller dans son expérience de la paternité une bonne dose d'humour, sans commune mesure cependant avec ses épopées nocturnes en quête de l'âme sœur. Celle-ci lui était tombée dessus alors qu'il ne s'y attendait pas et Gabriel se souvenait encore de cette soirée sur le port de Villefranche où son ami

lui avait présenté, avec les mêmes égards qu'une présentation à ses parents, l'élue de son cœur. Il revit, face à lui, dans son bureau, cette même assurance dans les yeux de Chloé, qu'il avait perçue lors de leur première rencontre, avec sans doute un peu plus d'éclat.

Elle n'était plus cette jeune stagiaire qui feignait alors sans doute un peu plus d'assurance qu'elle n'en avait réellement. C'était à présent une avocate avec quelques années de bouteille, que les clients aimaient et qui, sous des traits juvéniles, presque ingénus, assénait des uppercuts bien sentis aux audiences et rédigeait des conclusions au vitriol lorsque nécessaire. Elle ne serait cependant jamais au niveau d'une Olivia Coste qui, d'entrée de jeu impressionnait à la fois par sa taille et son bagout. Chloé avait néanmoins un avantage sur Olivia : elle s'avérait d'autant plus redoutable que ses adversaires ne se méfiaient pas d'elle. Précisément ce dont Gabriel avait besoin, pour mettre à profit le temps qu'il s'était ménagé dans le divorce de madame Bonifassi. Après l'avoir instruite de ce nouveau dossier, il lui donna ses instructions :

— Chloé, pendant mon absence, j'aimerais que tu fasses trois choses pour moi. La première, c'est de rédiger la requête en divorce pour faute.

Restons vagues sur les griefs, tu mets les paragraphes habituels sur l'inconduite notoire du conjoint et le caractère irréconciliable des différends entre les époux. De toute façon, à ce stade, on ne plaide pas les causes de divorce. Il faut déposer cette requête dès que possible.

Face à la mine interrogative de son assistante, il précisa :

— Je n'ai pas l'habitude d'agir ainsi, surtout pas avec Olivia en face à qui j'ai dit que j'allais interroger la cliente sur un consentement mutuel, mais je pense que c'est la meilleure des choses à faire. Je l'apprécie énormément, mais je sais qu'elle n'hésitera pas à me prendre de vitesse si elle le peut. Nous nous sommes déjà fait le coup une bonne dizaine de fois chacun, alors je ne pense pas qu'elle m'en tiendra rigueur.

— Je sens que je vais me faire une amie...

— Tu serais bien étonnée ! Elle est tout sauf idiote et sait très bien ce que tu vaux. Tout comme elle saura que l'initiative vient de moi, tu peux en être sûre.

Chloé ne semblait qu'à moitié convaincue, mais n'insista pas. Ce genre de choses faisait partie du jeu, surtout lorsqu'on entretenait des liens d'amitié avec les confrères. Surfer sur la ligne séparant les

intérêts de ses clients de ceux de ses confrères était un art difficile, surtout si l'on voulait durer dans le métier. Avec Olivia Coste, il ne fallait surtout pas hésiter à frapper fort. En l'occurrence, le fait que monsieur veuille divorcer avait résonné comme un signal d'alarme pour Rossetti. Il fallait qu'il soit le plus rapide, peu importe la direction que la procédure prendrait ultérieurement. La collaboratrice de Gabriel n'insista pas et passa immédiatement à la suite :

— Et la deuxième chose ?

— Il faudra également préparer un constat d'adultère, qui interviendra *après* le dépôt de la requête en divorce.

Il précisa sous le regard étonné de sa collaboratrice :

— Une demande de madame Bonifassi, qui semble beaucoup y tenir et qui m'a assuré que même si son mari est au courant d'une requête en divorce, il ne s'achètera pas une conduite le temps de la procédure.

— Et bien, elle a l'intention de marquer le coup, on dirait !

— C'est le moins que l'on puisse dire. Je ne peux pas lui donner totalement tort, puisque je fais partie de la vieille école, qui considère que le